

Sa voix exprimait une douleur si intense, un regret si profond, que l'enfant en fut remuée jusqu'au fond de l'âme, et gracieusement alors, elle plaça sa petite main, encore tremblante, dans celle de l'Alsacienne, qui ardemment et éperdument y appuya ses lèvres.

Depuis la veille elle rêvait à ce baiser !

— Merci, dit-elle, en relevant la tête ; merci, vous m'avez fait du bien, j'aimais tant ma chère petite !

Son visage avait une pâleur ardente, et ses larmes, à peine séchées, avivaient encore l'éclat de son regard.

À l'état misérable de son costume que cachait à peine la large mante, Mme de Guérande comprit sa détresse, et délicatement, par l'entremise de Germaine, lui offrit une aumône.

Sûzel regardait toujours la belle enfant avec des yeux qui l'adoraient : mais d'un mouvement de tête, accompagné d'un pâle sourire, elle refusa l'offrande. Puis, chancelante, mettant la main sur son cœur pour qu'il ne se brisât point, elle regagna la chambre qu'elle avait louée dans un des plus pauvres quartiers d'Alger.

Elle s'accouda au balcon, et longtemps elle demeura à sa fenêtre, laissant errer son œil morne sur le mouvement de la rue.

Elle se sentait bien malheureuse. Il lui semblait que le rêve de réunion tant caressé durant son voyage n'était plus que le souvenir d'un bonheur depuis longtemps passé.

Elle enviait ceux qui traversaient la rue ; les heureuses mères portant dans leurs bras un nouveau-né ; les vieillards assis devant leur porte et souriant à un petit-fils.

Elle enviait la libre hirondelle, qui s'envolait vers sa couvée, et si elle enviait la vie, elle enviait aussi la mort ; car, regardant un jasmin desséchée sur le balcon voisin, elle murmura :

— Il est mort ! Il est bien heureux ! Je voudrais être morte aussi !

La soirée s'avancait. Les terrasses se peuplaient. Des milliers d'étoiles scintillaient au ciel, et comme la maison de Sûzel était voisine du rivage, elle entendait la mer se briser sur la jetée, se briser éternellement sans jamais mourir.

Cette lutte sans trêve lui parut analogue à l'agonie de son cœur. Elle était forte, jeune, et longtemps encore son amour maternel serait brisé, comme les rochers brisaient les vagues. Longtemps, longtemps encore, toujours ! elle serait une inconnue pour Germaine, et tout l'amour de son enfant serait donné à l'autre... à l'étrangère !

Cette pensée la fit pleurer. Les sanglots soulevaient sa poitrine, pressés et déchirants ; puis ils se calmèrent, ses larmes perdirent leur amertume, un sourire céleste erra sur ses lèvres ; elle prit le petit portrait que toujours elle portait sur elle, et, l'embrassant longuement, elle murmura :

L'autre t'aime bien, Germaine ; mais moi je t'aime mieux encore... je t'aime à te donner tout mon bonheur !

Et ses mains se joignirent, comme si elle priaient devant l'image.

Maintenant elle caressait un nouveau rêve.

Elle ne retournerait plus en France. Elle n'en aurait ni le courage ni la force ; mais, tout près de la villa des Myrtes, elle avait entrevue une maisonnette abandonnée. Elle s'y établirait. Que lui fallait-il pour vivre ? Presque rien. Le travail ou la charité pourvoiraient à ses besoins. Du reste, que lui importaient les souffrances de son corps si elle donnait à son cœur la joie dont il était avide !

Et, de là, elle verrait Germaine. Elle lui offrirait quelques fleurs lorsque la fillette, radieuse et parée, passerait sur la route. Elle

pourrait aussi lui adresser la parole... et peut-être serrer dans ses mains la chère petite main.

Et ce rêve s'accomplissait. Avec la promesse d'une minime somme d'argent, donnée chaque année au propriétaire, un vieux berger kabyle, Sûzel prit possession de la chaumière lézardée couverte de paille de maïs, entourée de cactus et de quelques oliviers. Au dedans tout était misérable ; seule une natte de jone servait de lit. Pas un meuble. Mais Sûzel cependant était bien heureuse ; car, du seuil abrité par les oliviers, chaque matin elle pouvait entrevoir Germaine.

La vie maintenant lui semblait radieuse, et depuis quelques semaines, elle souriait à son modeste bonheur, lorsqu'un jour elle vit apparaître M. de Guérande. L'œil dur, les lèvres crispées, il s'écriait d'une voix impérieuse :

— Quelle imprudence ! Venir nous braver jusqu'ici ! Vous partirez, Sûzel, je l'exige. C'est moi qui vous le dis.

Le comte Maxime n'avait pas vu sans irritation l'Alsacienne prendre possession du gourbi et il y venait déterminé à éloigner cette mère au cœur ardent, dont un geste, dont un élan de l'âme aurait pu détruire la quiétude dans laquelle vivait la comtesse en lui apprenant une effroyable vérité : la mort de son unique enfant.

— Quelle audace ! reprit le comte Maxime, d'un accent où grandissait la colère ; quelle audace ! Vous fixer à quelques pas de mon habitation, quand vous aviez promis le silence au docteur Lauthier, quand vous lui aviez juré de disparaître.

Sûzel baissa la tête, laissa tomber ses deux mains avec abandon, comme une martyre prête à recevoir le coup fatal, et répondit avec un douloureux soupir :

— Je souffrais tant !

M. de Guérande demeurait sombre, insensible, et du doigt montrait l'horizon.

— Si bientôt, disait-il, vous n'avez regagné la France, j'accomplis ma menace. Dussé-je désespérer la comtesse, elle saura qui vous êtes, et nous rendrons Germaine à la misère.

— Quoi ! regagner la France !... Quitter Germaine !...

Puis, tout à coup, lasse enfin d'être foulée aux pieds, trouvant dans son désespoir une énergie indomptable, elle redressa la tête ; ses yeux lancèrent des flammes, et, d'une voix ardente :

— Non, non, je ne partirai pas. Et, si vous me chassez par la force, c'est moi qui lui dirai la vérité. Ah ! on m'appelle la folle, je le sais ; on mettra en doute chacune de mes paroles, je le sais encore ; mais j'ai des preuves en main que Germaine est ma fille. J'ai une lettre échangée avec le docteur Lauthier ; j'ai le portrait qu'il m'a donné lorsque vous avez quitté Paris, me laissant si malheureuse ; j'ai encore...

Puis, se calmant soudain, joignant les mains et suppliant :

— Ah ! M. de Guérande, laissez-moi demeurer ici. Quel mal fais-je à la chère petite ? Est-ce lui être nuisible que l'aimer de toute ma force ? que d'être prête à la défendre au moindre danger ? Quand elle se promène sur la plage et qu'elle s'approche tout près du flot, moi je veille toujours. L'autre soir, n'ai-je pas d'un coup de pierre érasé l'aspic qui allait mordre sa main. Laissez-moi, laissez-moi demeurer ici ; je serai si discrète, si prudente. Qui pourrait deviner la vérité ?

M. de Guérande se sentit ébranlé devant l'ardeur de cette prière, devant ce regard qui implorait.

— Soit, dit-il enfin, restez ; mais jurez-moi de garder le silence. Faites-en le serment.

Sûzel eut un fier sourire.

— Pourquoi un serment, puisque de ce silence dépend le bonheur de mon enfant ?... Cependant, si vous l'exigez, je jurerai, tenez, sur le portrait de Germaine.

Prenant le médaillon, elle appuya sa main tremblante sur la tête de la fillette.

— Je jure, dit-elle, de ne jamais me faire connaître. Je le jure devant cette image, et sur mon salut éternel.

Ce serment calma les appréhensions du comte Maxime.

— C'est bien, dit-il froidement, je compte sur votre promesse ; mais malheur à Germaine, si vous y manquez.

C'est ainsi que Sûzel, sans être inquiétée, put continuer d'habiter le gourbi. Et bientôt Germaine connut le raidillon qui y conduisait. À sa terreur première avait succédé une pitié infinie pour cette femme aimante, qui toujours l'attendait au seuil de sa chaumière, l'œil plein d'amour et le cœur palpitant.

Avant qu'elle eût tourné le bouquet d'oliviers, Sûzel avait distingué le bruit de ses pas, pourtant bien légers, et plus Germaine approchait, plus le regard maternel s'illuminait.

Avec une délicieuse gentillesse, la fillette sautait au cou de sa vieille amie ; puis elle allait et venait dans le gourbi, inspectant, examinant, interrogeant. De minuscules chaussons de laine, un mignon bonnet ruché, une médaille d'argent, excitaient sa curiosité :

— Ce sont vos reliques, Sûzel ?

— Oui, mademoiselle Germaine, mes chères reliques.

— Alors, elle est morte, votre fille ?... Vous l'aimiez donc beaucoup ?

Et Sûzel, avec un élan presque sauvage, eût voulu l'enlacer, lui crier d'une voix ardente :

— Germaine, ma Germaine, rien de moi ne va donc à toi ?... Tu ne sens donc pas, là, dans tes jeunes veines, que mon sang y coule ?... Je serai donc toujours l'étrangère, toujours...

Mais elle imposait une contrainte à la violence de sa tendresse, et respectueusement elle baisait le front de la belle enfant.

— Oui, j'aimais bien ma petite fille, répondait-elle, d'une voix devenue tremblante ; elle aurait votre âge... Elle vous ressemblerait, j'en suis sûre.

Ainsi passaient les jours, puis un hiver, Germaine devint grave. Elle se préparait à sa première communion.

Avec cet amour légèrement égoïste de toutes les mères, Mme de Guérande ressentait un peu d'amertume en voyant l'ardeur avec laquelle la fillette s'était donnée à Sûzel. De la jalousie ? non. L'intelligence de la comtesse était trop éclairée, et son âme planait trop haut, pour donner asile à un sentiment si misérable : la jalousie rampe.

De la tristesse, oui. Une mère aimerait à accuser seule le cœur de son enfant, et quoique sa part soit magnifique, elle a de légères tentations de considérer comme usurpée toute tendresse qui ne se rapporte pas directement à elle.

Ne leur en voulons pas, à nos mères bien-aimées, de ce sentiment un peu personnel, sans doute, car il prouve un amour immense. Mais en ceci, les mères ont tort. Elles oublient que le cœur, cette chose si petite, pourtant, est vaste, vaste à contenir un monde, et que toutes les tendresses permises par la loi divine y trouveront toujours place, sans jamais se nuire.

À demi étendue dans un *rocking-chair*, l'œil fixé sur la campagne, Mme de Guérande regardait disparaître, dans un nuage de poussière, le landeau de son mari.